8e ANNÉE — N° 2207 — Le N° 5 cent.

RÉDACTION & ADMINISTRATION :
27, Boulevard Poissonnière, PARIS

ABONNEMENTS

| | UN AN | 6 MOIS |
|---|---|---|
| Paris et Départements | 24 fr. | 12 fr. |
| Etranger | 40 » | 20 » |

# COMŒDIA

Rédacteur en Chef : G. de PAWLOWSKI

Quotidien — JEUDI 15 JANVIER 1914

RÉDACTION & ADMINISTRATION :
27, Boulevard Poissonnière, PARIS

TÉLÉPHONE (2 lignes) { Rédaction ..... CENTRAL 88-07 / Administration. LOUVRE 18-06

Adresse Télégraphique : COMŒDIA-PARIS

Seine No 16

## Le Cabaret

Une lumière pauvre, grise et sale de dé-jeuner éclairait la pièce, qui prenait jour par une courette humide et malodorante. Des surfaces, des rondeurs, des courbures jaunâtres, bras lisses des fauteuils, boutons des portes, glaces du buffet, l'illuminaient. Une crasse progressive avait envahi le plafond et comme réduit sa hauteur; le parquet, au tonneau, ciré, poli, avait des profondeurs moirées d'étang calme et perfide. Les fleurs vives des assiettes humiliaient les dentres décolorées et poussiéreuses du papier peint. Les franges du tapis, sur la table ronde, pendillaient, chétives et fripées, comme colles d'un drapeau qui a longtemps flotté. Une enveloppe de gaze entourait la lampe, lustre prétentieux, qui, avec ses boules prismatiques, faisait songer à une compagnie immobile sous le voile, un cierge sous le boisseau. Une plante grasse se pâmait sur le marbre du poêle blanc, cerclé de cuivre, qui ronronnait. Et le silence était seulement troublé par la chute d'une escarbille dans le cendrier, ou par celle d'une goutte d'eau, à la cuisine, tombant du robinet dans la vertige de l'évier.

Près du poêle, tassée dans son fauteuil, Mme Chatognon, vêtue de noir, somnolait. Depuis la fin brutale d'Edgar, elle vivait dans une sorte de bourdonnement hébété. Le matin encore si alerte, s'assoupissait régulièrement après le déjeuner. Les souvenirs défilaient d'abord autour de ses tempes, puis le tableau des derniers instants obsédait ses paupières lourdes, enfin, par glissement, elle descendait à l'oubli momentané du sommeil. Le journal abandonné gisait à ses pieds; Souricette, la chatte, avait élu domicile au creux douillet des cuisses. Du reste, l'humble intérieur semblait inhabité et la lumière en était si morne que le corps immobile avait l'air fondu dans le fauteuil, et le visage lui-même incrusté dans le mur, sur lequel le visage pâle se détachait seul, comme un masque douloureux.

Un bruit de pas retentit dans l'escalier. Elle l'endormie perçut, à travers sa léthargie, l'écho de l'ascension, sourde, heurtée, résonnait sous son front plissé. Elle souhaita intérieurement, si c'était une [illegible] qu'elle ne lui fût pas destinée. Mais le fil de fer crafla le papier au-dessus de la porte et la sonnette de l'entrée, aigre, autoritaire et folle, bouscula la pauvre atmosphère de paix. Souricette avait bondi et, [illegible] qu'intriguée, Mme Chatognon se hâta vers la porte.

— Léocadie!

— Ma pauvre Elise!

Dans l'antichambre obscure, les deux femmes s'embrassèrent avec effusion.

— Comme tu es bonne d'être venue!

— Mais c'est tout naturel!... Si tu savais combien j'ai regretté mon absence!... Lorsque j'ai reçu ta lettre, là-bas, le lendemain matin, je comprends, trop tard, hélas! pour accourir, je n'osais rêver, je t'assure... Je te [illegible]... Puis, il a bien fallu m'incliner devant l'affreuse réalité... Alors, je n'ai pas cessé une minute de penser à toi, à ta douleur, à ton accablement... N'est-ce pas que je m'en sergie présente, de cœur et de toutes, ma vieille amie?... Dis-moi, pourrais-tu t'en faire une raison... à [illegible] un peu d'apaisement... à reprendre courage?...

Elles étaient assises de chaque côté du poêle qui, par ses bouches grillagées, leur envoyait des bouffées de chaleur. Elise, sur le siège de Léocadie, avait repris son fauteuil. Leurs genoux se touchaient presque et la chatte avait réintégré son nid. La veuve parlait peu, mais écoutait avec avidité les paroles de son amie, qui dévidait [illegible] le chapelet des consolations. Son accent sonnait si juste, parfois, que l'affligée concédait, gagnée:

— Bien sûr... je ne dis pas... mais, vois-tu, c'est plus fort que moi...

Et à tour de rôle, pendant que l'une causait, l'autre approuvait d'un branlement de tête.

— Les seuls heureux, les voici! soupira-t-elle, qui lissait la robe de sa chatte.

— Tiens, la neige! annonça Léocadie, en regardant la pendule ou une demie venait de sonner.

En effet, fouettés par le vent d'est, les flocons s'écrasaient sur les vitres ternes.

— J'espère que tu ne songes pas à partir par un temps pareil!... Surtout sans avoir pris quelque chose!...

Elise s'était levée et, suivie du regard [illegible] Léocadie, qui protestait qu'elle n'avait [illegible] de rien, elle s'approcha du buffet et [illegible] sur la table, avec un soin pieux, une [illegible] de verres fort compliquée.

— Oh le superbe cabaret! s'exclama la [illegible].

— Son dernier cadeau... Le pauvre cher homme n'en aura guère profité!

C'était un rameau de cristal, porté par de [illegible] hanches, et chavauché par un Silène [illegible], brandissant sa coupe. Un [illegible] doré ceinturait ses flancs et, parmi [illegible] métalliques, une douzaine de petites verres étaient suspendus.

— Mon bon Edgar l'avait lui-même rempli de cognac... Veux-tu qu'en souvenir de lui nous y trempions nos lèvres? proposa Elise, qui avait déjà décroché deux petits verres nains.

Un moment qu'il s'agissait de prouver sa [illegible] à la mémoire du disparu, Léocadie [illegible] La veuve, d'un doigt timide, ouvrit la [illegible] liquoureuse et la liqueur d'or [illegible], en exhalant une odeur [illegible].

— C'était un vrai gourmet, vois-tu... Allongé, à son repos éternel!

Et, auprès, un simulacre de choc, leurs lèvres [illegible] s'appliquèrent comme des [illegible] sur les dés de cristal, où tremblait l'eau-de-vie épaisse et parfumée.

— Ma parole, je n'en ai jamais bu d'aussi fin!

— Il n'avait qu'un but, qu'une joie: son intérieur... Modeste, c'est entendu, mais [illegible]... Veux-tu revoir la chambre, avant la nuit?... Rien n'est changé, du [illegible].

Elles pénétrèrent dans la pièce voisine, [illegible] froide, et plus sombre encore. Un grand cadre s'inclinait, au-dessus de la cheminée.

— N'est-ce pas, que c'est bien lui?... [illegible] cheveux, sans un nuage!... Je comprends mon effondrement...

La gorge se voilait. Léocadie, tendre et [illegible], la ramena près du feu. La neige [illegible] plus drue et plus rapide, zébrait les vitres [illegible] et le soir s'accentuait. Et les [illegible] désolées, entre deux silences, [illegible] avec les douces exhortations.

Dans la pénombre, on ne discernait plus, au centre de la table, qu'un orbe lumineux, le cabaret fédillé et son dieu ivre. Même, son bras tendu semblait une invite.

— Léocadie, un autre petit verre?... C'est stomachique... Et par cet affreux temps, je suis sûre qu'Edgar, qui l'aimait beaucoup, ne nous désapprouverait pas...

Un double glouglou sirupeux vrilla le silence, élargi par l'attention. Déjà, de la cuisine, où Elise était allée quérir la lampe, ses paroles s'envolaient, plus colorées et plus fermes. Stimulée, Léocadie adopta sa manière. Maintenant elles parlaient toutes deux ensemble. La veuve avait abandonné les lamentations pour les souvenirs joyeux ou seulement aimables. Sous l'abat-jour, — n'était-ce qu'un reflet? — son visage s'animait de plaques rouges.

— Ah ça, mais tu plaisantes! je te garde à dîner... Tiens, avant de serrer le cabaret, un dernier doigt, si, si! je le veux, rien qu'une goutte!

A table, dès le potage, on examina l'avenir. Elise, résignée, l'envisageait plus calmement. Bien mieux, elle développa divers projets bizarres. Au dessert, le cabaret, qui n'avait jamais connu un tel succès, fit sa rentrée, les dix verres encore intacts tintinnabulant sous le feuillage. Il fut même le repas achevé, la seule pièce qu'on maintint sur le tapis.

Et les mânes d'Edgar durent frémir d'indignation, car les rires, les cris de joie, de détresse ou de vicomte, et jusqu'à l'invective, éclateront bientôt dans la pièce tranquille qu'affectionnait cet homme d'intérieur.

Vers deux heures, la sonnette retentit; la concierge, sur la plainte d'un locataire, venait réclamer le silence.

— Entrez donc, madame Bluche, je suis tombée dans le puits, et Léocadie se refuse à m'en sortir...

Sur la table bouleversée, un jeu de l'oie, maculé, s'étalait; un dé macérait au fond d'un verre, près d'un autre, en morceaux, et le cabaret scintillait, quasiment à sec.

— Mais, c'est égal, ma chère madame Bluche, vous allez me faire l'honneur de déguster mon curaçao...

**Henri DESLINIÈRES.**

*Nous publierons demain un article de*
JANE CATULLE MENDÈS

## Échos

Voir, en tête du informations, les spectacles nouveaux de la journée.

Raoul Pugno et Constantin Meunier.

Pugno jouait souvent au Cercle Artistique de Bruxelles. Constantin Meunier, l'ayant entendu, témoigna le désir de connaître personnellement le grand pianiste. Pugno alla le voir, et le trouva en train d'achever la statue de Zola.

Les deux maîtres s'entretinrent longtemps ensemble. Meunier exprima son regret de ne pouvoir, à raison de l'état de sa santé, assister au concert de Pugno le soir même; alors, ce dernier s'assit sur le tabouret et joua du Chopin.

Meunier s'étant écrié:

— Je vous remercie pour cette heure exquise...

Pugno répondit:

— Chaque fois que vous le désirerez, je reviendrai et jouerai pour vous seul.

— Oserai-je vous demander de revenir demain? risqua timidement le sculpteur.

Pugno promit. Mais le lendemain, quand il sonna, on le conduisit au lit de mort de son nouvel ami! Constantin Meunier venait de succomber à une maladie de cœur.

Dis-moi qui te conduit...

Rue de Grenelle, en face le porche du ministère de l'Instruction publique, hier matin, deux jeunes femmes, sous la neige qui floconne, attendent l'autobus Grenelle-Saint-Martin.

Dans la cour du ministère, apparaît un monsieur, à la stature altière, marchant droit et quasi solennellement. Au revers de son pardessus luit une superbe rosette rouge.

— Tiens! dit l'une des deux jeunes femmes, ce doit être un général.

— Dans ce ministère? répond son amie, oh! non! c'est plutôt un académicien.

Le monsieur a gagné le trottoir et se dirige vers un fiacre qui l'attend tout prêt. Il donne une adresse et disparaît dans la voiture.

Alors, la première dame conclut:

— Un sapin? Pas de doute: c'est un artiste!

Eh oui! mesdemoiselles, vous avez deviné! Il s'agissait de M. Noté, la gloire de notre Opéra.

O Ad-mi-nis-tra-tion!

Grâce beaucoup à *Comœdia*, grâce aussi à quelques notes parues dans les colonnes de nos grands confrères, l'atelier de moulage qui fonctionne au musée du Louvre a vu ses affaires prospérer dans des proportions aussi imprévues... qu'inquiétantes.

Chaque jour, partent maintenant de cet atelier pour meubler des intérieurs parisiens, des Victoires de Samothrace, des Vénus de Milo, des Clodions, des Falconnets, tous les chefs-d'œuvre de la statuaire antique et moderne. C'est du bon goût qui se répand dans le public, chassant les zincs d'art et les bronzes hideux.

Mais hélas! les deux ou trois ouvriers de cet atelier et leur aimable directeur sont débordés: encore un peu de temps et l'on vous demandera un an pour vous livrer un plâtre.

Vous ne comprenez pas, car vous sonnez ave si les affaires se développent, on doit forcément prendre plus de personnel.

Quelle erreur est la vôtre. Pour prendre du personnel, il faudrait avoir des crédits; or, des recettes supplémentaires n'ont jamais, que le sache, constitué des crédits.

Et voilà pourquoi le public, ne pouvant plus se faire servir, désertera l'atelier de moulage du Louvre où nous avions eu tant de peine à le conduire.

Les projets de Mme Isadora Duncan.

Mme Isadora Duncan va probablement rester à Paris. La grande artiste ne songe pas à danser tout de suite, car son art, qui n'était que l'expression — dit-elle — de sa très grande joie de vivre, ne saurait s'accommoder de son état d'âme actuel. Isadora, au contact du chagrin éprouvé par la Duse qu'elle vient de soigner en Italie avec tant de dévouement, a senti sa propre tristesse s'accuser encore davantage.

Mais cependant l'inaction devient intolérable à la prêtresse de la danse. Mme Isadora Duncan a chargé quelques amis de trouver un local pour y installer une sorte d'académie d'art: les poètes, les musiciens, les peintres, les artistes de toutes les branches, selon une idée chère à Miss Duncan, y tendraient leurs inspirations pour créer de la Beauté!... On danserait aussi. Et la sœur d'Isadora, Miss Elisabeth Duncan, actuellement à Darmstadt, serait disposée à envoyer à sa sœur, à Paris, ses huit meilleures élèves pour ouvrir un cours de danse. Souhaitons à Mme Isadora Duncan la réussite de sa noble idée et l'atténuation de sa peine profonde.

NOUVELLE A LA MAIN

Alas poor... Shakespeare...

Une dédicace amusante de Maurice Donnay, spirituelle et polyglotte à en faire pâlir Willy d'envie.

« Être à toi... ou ne plus être » disait-elle: « *Tibi... or no to be!* »

**Le Masque de Verre.**

Lire en troisième page:
LA MUSIQUE CHEZ SOI, par Louis LALOY

*Nous publierons lundi le texte complet de*
LE CYCLOPE
*drame en deux actes de M.* ALFRED POIZAT

*Le lundi 26 janvier, nous publierons le texte complet de*
PHILOCTÈTE de SOPHOCLE
*traduction en vers de M.* SILVAIN

AUX BOUFFES-PARISIENS

# "La Pèlerine écossaise"

Pièce en trois actes de M. Sacha Guitry

Voici une comédie délicieuse qui marque un nouveau progrès de cet homme de théâtre tout à fait remarquable qu'est Sacha Guitry. Il est difficile d'être plus concis, plus clair, mieux dans la note véritable de l'esprit français et cet ouvrage, comme toutes les vraies comédies dignes de ce nom, plaira tout en même temps aux artistes les plus raffinés et au public qui ne va au théâtre que pour passer une agréable soirée.

Il est difficile, je crois, d'être plus près de la vie que ne l'est Sacha Guitry, car c'est la vie même qu'il nous offre à la scène; sa pièce, cependant, marque un très bel effort de composition; aucun détail n'est inutile, toutes les indications de caractère sont soigneusement choisies et concourent au même but. C'est, tout en même temps, *la vie telle qu'elle est* et *une œuvre d'artiste* soigneusement et laborieusement composée. Sa clarté et sa facilité nous le prouvent car rien n'est plus laborieux ni ne demande plus de soins que la clarté.

Je sais bien que ces affirmations pourront paraître contradictoires à une époque où la littérature semble hésiter entre deux procédés que le public croit opposés: *l'observation de la vie telle qu'elle est* et *l'imagination*. Mais cette prétendue opposition est basée, il faut bien le dire, sur le manque de clairvoyance dont témoignent bien souvent nos auteurs contemporains.

Certains s'imaginent, en effet, qu'observer la vie, c'est *photographier* ce qui se passe, reproduire exactement tous les détails de ce que l'on voit, sans y rien changer; d'autres auteurs que lasse ce naturalisme obsédant, s'efforcent de tout attendre de leur inspiration et, après avoir relu les *Nuits* de Musset, ils se mettent à leur table et, la plume levée sur une rame de papier blanc, attendent que la Muse leur dicte un chef-d'œuvre.

Ces deux procédés sont aussi absurdes l'un que l'autre et il convient de les concilier d'un mot. Oui, en effet, l'art doit puiser toute son inspiration dans la vie, *mais dans la vie de l'auteur*. Ce n'est point le monde extérieur qui engendre l'œuvre littéraire, c'est l'esprit de l'écrivain.

Le littérateur doit s'instruire ardemment, observer toutes les vérités qui l'entourent, il doit, en un mot, construire de toutes pièces la merveilleuse machine à écrire que sera ensuite son cerveau. Mais, lorsqu'il commence à écrire, c'est dans son esprit qu'il doit retrouver la vie accumulée; c'est dans le magasin d'accessoires de sa sensation qu'il doit choisir avec discernement les traits caractéristiques qui composeront son œuvre d'artiste. L'œuvre ne vaut donc pas directement ce que vaut l'observation mais ce que vaut l'esprit de l'auteur instruit par l'observation. L'auteur, entre la vie et l'œuvre, ne joue pas le simple rôle de commissionnaire, ce doit être un juge.

Ceci posé, un écrivain peut procéder de deux façons différentes: il peut imaginer de toutes pièces des événements dramatiques et, mûri par l'expérience, les juger comme si ces événements appartenaient à la vie même: c'est là le procédé des grands classiques. Il permet à des hommes dont la vie est modeste, d'imaginer les actions fabuleuses des héros de Corneille. L'auteur peut également, d'une façon plus paresseuse, faire de sa vie quotidienne une délicieuse comédie, amusante ou sentimentale, dont les décors eux-mêmes ne sont pas oubliés; c'est la méthode suivie par Sacha Guitry. Elle lui permet de mettre directement à la scène des observations puisées dans la vie de chaque jour, mais, remarquez-le bien, cette vie quotidienne est, elle-même, une œuvre d'art savamment composée par un homme d'esprit et de goût. Ajoutez à cela que Sacha Guitry joue lui-même, que l'excellente artiste qu'est sa femme joue avec lui et vous comprendrez avec quel naturel parfait nous nous trouvons placés dans la vie, dans une vie réelle, où ne manquent même point les domestiques, les animaux familiers et les amis de la maison. Nous voici, du coup, revenus aux grandes traditions du théâtre italien, mais si la méthode est, au fond, la même, quel merveilleux chemin parcouru depuis la vieille commedia dell'arte! Il ne s'agit plus, aujourd'hui, de farces destinées à satisfaire un public grossier, mais de comédies minutieusement préparées, évoquant la vie intellectuelle la plus raffinée de notre temps et faisant appel tout à la fois aux émotions les plus vraies du cœur humain.

Sacha Guitry qui, lui aussi, a mis son génie dans sa vie et son talent dans ses œuvres, suit naturellement et presque ingénument le développement de son tempérament. Ses premières farces révélaient un esprit dont la qualité ne pouvait être mise en doute, mais qui sentait encore l'esprit d'atelier. L'esprit tout court s'était marqué définitivement dans ses pièces plus récentes. Voici aujourd'hui que la maturité s'annonce d'une façon plus nette, nous révélant des qualités sentimentales délicieuses que le public n'avait pas su toujours découvrir dans ses œuvres précédentes. La foule ignorera toujours, en effet, que l'esprit et l'humour sont le masque habituel d'une sensibilité exagérée, que c'est, bien souvent, par pudeur pour les larmes qu'un auteur s'abrite dans le château-fort de l'esprit. Rien n'est plus lamentable qu'un romancier larmoyant, mais rien n'est plus séduisant qu'un auteur qui consent avec discrétion à nous faire deviner un instant, dans un sourire, le désarroi de son cœur. En littérature, plus encore que dans les mœurs, la pudeur est indispensable; elle est la condition nécessaire de toute volupté et si nous répugnons à voir certaines pièces psychologiques se promener toutes nues, nous aimons à découvrir une larme fugitive se dissimuler dans un joli divertissement de l'esprit.

Ce caractère sentimental s'affirme, rapide et précis, au troisième acte, de cette nouvelle pièce dont le sujet est, comme il convient, à une véritable comédie, des plus simples.

***

Un jeune ménage: Philippe et Françoise.

PREMIER ACTE (Photo Bert, Paris)

M. Pierre de GUINGAND (Marcel) — Mme Charlotte LYSÈS (Françoise)

villégiature au bord de la mer. Un vieux boulevardier qui n'a jamais vu la mer, mais qui a connu Scholl et son ancienne maîtresse, retrouvée depuis vingt-quatre heures, la jeune artiste Huguette, viennent passer quelques jours dans la villa. Et voici que le ménage, très uni moralement et physiquement, est sur le point d'être désuni en quelques heures. Dans le calme de la campagne, c'est tout à coup, sans raison, Françoise qui se laisse courtiser par un voisin, un jeune sportsman de vingt ans: Marcel, et Philippe qui serre de trop près Huguette, la maîtresse honoraire du boulevardier Mérissel.

Mérissel, au deuxième acte, surprend Philippe et Huguette qui s'embrassent. Il veut protester, mais, mat assisté, Philippe se joue sur lui atterré. Que Mérissel l'ait surpris, peu importe, mais il faut surtout que Françoise ne sache rien; il l'adore et serait désolé de lui faire de la peine. Et, comme il est en train de convaincre le vieux boulevardier que tout cela n'a aucune importance, voici que Philippe aperçoit, dans une pièce voisine, Françoise qui se laisse embrasser par Marcel; aussitôt ses idées changent, sa fureur ne connaît plus de bornes; il refuse toute explication de Françoise; il aggrave même la rupture en affirmant que de son côté, il embrassait Huguette; il jette à la porte le jeune sportsman, devenu simple accessoire de football; la catastrophe est complète.

Et, au troisième acte, dans la maison désolée, c'est une entrevue délicieusement traitée entre Philippe, qui s'est repris après une heure de réflexion, et Françoise, qui, suivant la tradition, apparaît en costume de voyage, un sac à la main, pour quitter la maison conjugale. Mais, Philippe l'arrête, et, tranquillement, doucement, avec autorité, il impose à sa femme un inventaire sentimental nécessaire. Que s'est-il donc passé entre eux? pourquoi ce double et absurde coup de foudre? pourquoi cette ruine en quelques minutes, d'un foyer qui paraissait à l'abri de toute attaque. Et, brusquement, en voyant une vilaine pèlerine écossaise, tout usée, qui appartient à Françoise, Philippe comprend; c'est cette pèlerine qui est l'affreux mannequin d'osier symbolique, qui causa tout le mal. C'est cette pèlerine démodée qui résume le subtil et dangereux cheminement qui, peu à peu, sépare deux époux qui se croyaient si unis.

Voici six ans que Philippe et Françoise sont mariés et, tout naturellement, l'habitude aidant, ils se sont laissés aller et leur respect réciproque a diminué peu à peu. Au premier acte, nous avons vu Philippe mal habillé, avec de vieux vêtements, il ne songe à mettre une cravate neuve que lorsque Huguette est arrivée. Quant à Françoise, elle mettait, elle aussi, de vieilles robes et elle ne s'est habillée que lorsque Marcel commença à lui faire la cour. Les deux époux déjeunaient en peignoir, voire même en chemise: ils s'habillaient l'un pour l'autre comme ils n'auraient point mal s'habiller pour se montrer à une femme de chambre. Et tour à coup, des étrangers indifférents ont suffi pour les réveiller, pour leur donner le coup de fouet nécessaire.

Désormais, tout cela est fini. Philippe et Françoise vont faire chambre à part, mais pour mieux s'aimer. S'ils ont la grippe, ils l'auront séparément. Dans la vie à deux, il faut lutter perpétuellement se défendre; l'adultère est bienfaisant à condition qu'il s'accomplisse à l'intérieur du ménage entre les deux époux, dont la personnalité se renouvelle chaque jour.

Françoise s'est laissé embrasser par ce petit jeune homme, parfaitement stupide, simplement parce qu'il était jeune, qu'il avait vingt ans, qu'il était naïf et bien habillé. Quant à Philippe, la jeune Huguette l'a séduit parce que, artiste, elle lui a dit qu'elle l'admirait en tant qu'artiste.

— Pourquoi ne m'as-tu jamais dit que tu m'admirais, demandera Philippe à Françoise, et Françoise répond très simplement:

— Ce serait de la vanité de ma part.

L'équivoque est dissipée; au surplus, le sac de voyage de Françoise était vide et Philippe n'a pas de peine à faire sombrer sa colère.

— Fais ce que j'ai fait moi-même, lui dira-t-il, pendant une heure, ne pense rien à moi, mais pense à toi. Lorsque l'un des deux époux, après une querelle, imagine la fureur de l'autre, rien ne s'arrange. Mais,

LE PÈLERINE ECOSSAISE. — DEUXIÈME ACTE (Photo Bert, Paris)

M. BARON Fils (Lagerac) — M. Sacha GUITRY (Philippe) — M. HO (Louis) — M. NOELET (Dominique) — Mlle Jane BERQUARDT (Mlle H. Duvernoy)

lorsqu'il songe à lui-même, lorsqu'il prend en pitié le pauvre isolé qu'il sera après la rupture, cette rupture ne se prolonge pas bien longtemps.

⁂

Tel est le thème sentimental de cette pièce, très juste, très profond, développé avec une clarté parfaite, avec des moyens d'exposition d'une netteté définitive, mais on ne peut rendre compte, dans une brève analyse, de toutes les scènes épisodiques qui entourent cette action et la complètent étroitement. Ce sont d'amusantes petites remarques à chaque réplique. Lorsque l'on demande, par exemple, à Philippe, quel est son âge, il répondra : trente ans, plus six ans de mariage, c'est-à-dire trente-six ans. La façon dont on fait venir le médecin pour l'amener indirectement à donner une consultation au chien de la maison est délicieuse. Les souvenirs de ce même médecin sur le grand Flaubert, « qui avait aussi un frère nommé Gustave qui faisait de la littérature », les scènes amoureuses entre Sacha et Huguette, tout cela nous divertit au premier acte. Au second acte, il faut signaler la merveilleuse scène du petit déjeuner pris seul à seul par Philippe et Huguette, l'arrivée du maire qui veut organiser les régates, la pêche aux crabes, et surtout, au troisième acte, l'arrivée des témoins du jeune Marcel : c'est une suite de petites observations infiniment justes, puisées, je le répète, dans la vie, mais dans une vie d'homme d'esprit.

Étant donné le procédé suivi par l'auteur, sa pièce, évidemment, ne s'élève pas au-dessus de la vie ; elle ne crée pas de types synthétiques supérieurs à l'humanité et, par là, elle n'égale point les grands chefs-d'œuvre de la comédie classique de caractère, mais elle nous offre un choix intelligent et très artiste des événements qui peuvent survenir dans la vie intellectuelle la plus raffinée d'un homme d'aujourd'hui. Et comme elle est avant tout sincère et vraie, nous découvrons à chaque scène, sous le masque brillant de l'esprit d'aujourd'hui, cette émotion profondément humaine qui est de tous les temps.

**G. de Pawlowski.**

STEPHANE BIJOUX

## L'interprétation

Lorsqu'on voit jouer une pièce de Sacha Guitry, on se demande qui pourrait mieux l'interpréter que Sacha Guitry lui-même ? Il a la jeunesse, la rondeur, la bonhomie joyeuse et ironique de ses personnages. Il a toujours l'air de raconter une histoire, de dire : « vous voyez, c'est ainsi que cela se passe... » et il s'amuse de notre amusement, et cet auteur, qui est l'un des plus spirituels de notre époque, devient tout doucement, sans effort, un très grand comédien.

Mais oui, Sacha Guitry est un grand comédien, à cause précisément de la grâce presque ingénue, de l'aisance si fraîche qu'il apporte dans son jeu comme dans ses œuvres. Sa gaieté n'est jamais frivole, son comique n'est que de la bonne humeur. Connaissez-vous beaucoup d'acteurs qui aient de la vraie bonne humeur à la scène ?...

Et quelle admirable partenaire il possède en Mme Charlotte Lysès ! Cette fine artiste qui sait réaliser les plus surprenantes compositions, n'a jamais dû rechercher un effet dans l'étude de ses rôles. Elle donne la plus parfaite illusion de la vie par sa sobriété, une sorte de flegme désabusé et des élans soudains, des impulsions qui la font s'émouvoir jusqu'aux larmes, une seconde, en la secouant d'un rire bref qui s'interrompt net, tandis que notre trouble ou notre joie se prolongent...

J'ai conscience que je définis assez mal ce talent, souple et subtil. C'est peut-être parce qu'il donne l'impression de la simplicité, qu'il est si difficile à dépeindre. Jamais, en tous cas, Mme Charlotte Lysès ne m'a paru passer avec moins d'effort de l'insouciance juvénile à l'inquiétude, du plus candide optimisme à la plus touchante mélancolie.

La scène du troisième acte a été jouée supérieurement par Sacha Guitry et Charlotte Lysès, et le public était bien près des larmes en écoutant les interprètes, lorsque l'auteur fantasque et railleur, le ramenait despotiquement au rire...

Mlle Jane Renouardt a été délicieuse. On ne pouvait mieux figurer le personnage tentateur d'Huguette, petite âme curieuse et irresponsable qui se frôle au danger, sans deviner ou sans prévoir les conséquences, pour rien, par jeu, pour le plaisir. Cette charmante comédienne qui s'était fait remarquer dans le rôle de Jeanne de *L'Enchantement* — ce qui n'était pas facile après la création prestigieuse de Mme Marthe Régnier — a fait hier soir, de quelques répliques, une saisissante étude. Elle a su traduire la légèreté irréfléchie, la curiosité perverse ou calculée d'une petite désœuvrée transplantée hors de son milieu habituel. Aucune coquetterie intempestive. Par des indications, des gestes, un regard, un sourire, une intonation caressante, elle a extériorisé le caractère falot, toute la séduction redoutable de l'inconsciente Huguette.

M. Noblet est un étourdissant fantaisiste. Il a paré le personnage de Mérissel de sa verve réjouissante. Mais il n'a pas dépassé le ton de la comédie et c'est avec mesure qu'il a effleuré la farce. En outrant le comique d'un type de vieux boulevardier maniaque et noceur, il eût rendu invraisemblables ou intempestives la sagesse et la philosophie expérimentée dont Mérissel fait preuve au dénouement. Si sa prudence fut extrême, son succès n'en fut que plus complet.

M. Pierre de Guingand représentait un tout jeune homme, presque un enfant, et c'est surtout à paraître gosse qu'il s'est attaché. Il y est parvenu. Sa compréhension du rôle est très remarquable. Il a des bonds, des enthousiasmes, des crineries, des terreurs et des bouderies qui sont bien d'un adolescent naïf, sincère et un peu fat. Peut-être bombe-t-il un peu trop le torse à chaque geste, ce qui n'est pas d'une distinction absolue. Marcel, gamin volontaire et audacieux ne laisse pas d'être bien élevé. Toutefois, il a joué sa scène avec Françoise d'une manière tout à fait supérieure, et cette création lui sera comptée dans sa carrière.

MM. Baron fils et A. Gildès sont désopilants dans les exactes silhouettes du médecin rédoteur et du maire campagnard. Mme Suzanne Bérysse est une soubrette qui se coiffe à merveille. Ho figure le boy Hom avec un naturel que l'on ne saurait surpasser, et pour cause. Et il n'est pas jusqu'à Willie et Dickens qui n'aient joué leurs petits rôles de chat et de chien avec une intelligence très vive et une louable discipline.

Georges CASELLA.

⁂

La pèlerine écossaise... est moins chaude à coup sûr que les pardessus sur mesure à 38 fr. coupés par Rick, 29, Boulevard Poissonnière.

## La mise en scène et les décors

Les décors eux-mêmes dans *La Pèlerine écossaise* sortent de la banalité courante. Sacha Guitry est parvenu à résoudre ce problème en apparence insoluble du « quatrième mur » qui manque toujours aux mises en scène les plus réalistes. Il nous a montré cette fois les quatre murs du salon où se passe l'action de sa pièce. Bien entendu, il ne nous les a pas montrés à la fois ; mais nous avons vu d'acte en acte le décor pivoter et nous apparaître successivement sous toutes ses faces.

Les amis de Sacha Guitry le connaissent bien ce décor : il représente la salle de travail et de repos d'une jolie villa normande où l'on reçoit une hospitalité..., écossaise comme la pèlerine d'hier soir.

C'est un intérieur très moderne aux murs jaune canari, aux rideaux à fleurs multicolores. Une grande baie vitrée donne sur une terrasse qui domine la mer. Quatre marches conduisent aux chambres. Un grand divan s'offre au farniente et aux tapageries du démon qui sommeille en la nature masculine et féminine. Une grande table-bureau, des chinoiseries, une fontaine en vieux Delft, une horloge, une cheminée en faïence, tels sont les meubles qui tournent avec le décor et semblent s'être déplacés selon l'angle dans lequel on les aperçoit.

Louis SCHNEIDER.

⁂

Depuis plus de quarante années, la Jouvence de l'abbé Soury a soulagé et guéri de leurs malaises plusieurs milliers de femmes.

## La Soirée

Sacha Guitry sèrable jaloux du titre de ses pièces comme un père peut l'être, au soir des noces, de la vertu de sa fille.

Il ne l'explique et ne le justifie que fort tard, quand il ne peut pas faire autrement, à la fin du deux ou même, comme hier soir, au cours du troisième acte.

De sorte que, comme il m'est interdit par définition d'assister au dénouement des pièces, j'ai quitté les Bouffes vers minuit, sans connaître au juste le rôle que pourrait jouer dans le dernier badinage de Sacha, la fameuse pèlerine écossaise.

Je l'ai bien vu, le mystérieux vêtement, se promener des patères au dossier des divans entre neuf heures vingt et onze heures trois quarts... C'est, en effet, une pèlerine écossaise, à fond très clair et à collet vert pisanche... Mais je suis parti sans qu'on m'en ait expliqué l'origine, le rôle et l'usage.

Que de pèlerines écossaises j'ignorerai toujours, au cours des hivers qui se succéderont pour moi et les répétitions générales auxquelles j'irai traîner mes guêtres de soirée...

Mais, bah ! c'est le métier ! Ne récriminons pas, car après tout cela vaut autant, par un temps pareil, que d'aller pousser par les brouillards et les gels, une voiture de quatre-saisons.

⁂

Sacha a encore ceci de particulier — et d'heureux — c'est que, dès qu'il apparaît sur le plateau, les rires se déclaitent automatiquement sans même que ce diable d'homme ait pris la peine d'ouvrir la bouche.

Petite manifestation touchante, également, à l'entrée de Noblet que l'on n'avait pas vu depuis quelque temps et qui est bien l'un des nôtres, comédiens les plus exquis.

Quelques moins amies et admiratrices ont fait à l'admirable artiste une ovation discrète, à son apparition en scène, et je m'y suis personnellement associé de tout cœur.

Noblet mourait de peur, dans sa loge. Peur de quoi ? Je vous le demande, mais discute-t-on ces choses-là ?

Il est vrai qu'il arrive de Monte-Carlo et qu'il n'est point fait à nos températures groenlandaises.

— Après la pièce de Sacha, m'a-t-il confié, je retournerai sur la Côte-d'Azur, mais voilà, ce sera peut-être l'été, à ce moment là.

Ça c'est un madrigal pour l'auteur, ou je n'y entends rien.

⁂

Fort jolie salle, encore que point aussi suprêmement élégante qu'on aurait dû en droit de s'y attendre.

J'ai reconnu Mme Réjane, modestement cachée dans une baignoire ; Colette, au balcon, aux côtés de M. de Jouvenel, Marthe Chenal, très en beauté, Mme Quinion, très parée et charmante ; Templey, invraisemblablement blonde et blanche ; Mme Baron, MM. Henry Bernstein, qui applaudissait fort ; Pierre Mortier, extrêmement fêlicité, Henry Hertz, Apthonse Franck, Roger Nion, Jean Richepin, Marcel Lauze, Merzbach, Georges Boyer, Bailly, Baron père tout heureux du gros succès de son fils, Fernand Vandérem, Pierre Decourcelle.

Chez Sacha et chez Charlotte Lysès, imposante « sacristie », après le deux. Des fleurs superbes, des notoriétés non moins superbes.

Marguerite Deval félicite fort Lysès, autour de laquelle je reconnais Louis Schmoll, Guguenheim, Georges Feydeau, Auguste Rondel, André Gocher, Mlle Lérroud, fine et souriante.

Elle meurt de peur, la blonde Lysès.

— Je regarde la salle, me dit-elle, avec des yeux de myope. Si je ne sais jamais si les gens m'entendent ou non.

Je regarde encore passer Paul Reboux, Nozière, une masse d'autres encore au milieu desquels Sacha ravi, replet et vainqueur, sourit infiniment.

Jane Renouardt n'a peut-être jamais été si parfaitement folle et gracieuse.

Elle a coupé sur ses cheveux mousseux l'amusant petit chapeau moitié cocotier de soie cirée, moitié bonnet de démégageur, qu'elle met au deuxième acte, pour aller pêcher le crabe sur la plage.

Et il faut bien que ce soit-elle pour que l'étrange galurin paraisse à peu près supportable !

Elle est joyeuse, la jolie Jane car elle vient de recevoir une chaleureuse dépêche de Berthe Bady, actuellement en tournée.

Elle a également reçu de son auteur une magnifique corbeille de fruits qui semblent provenir directement de la terre de Chanaan tant ils sont colossaux.

Mais les cerises de Sacha auront beau faire, elles ne seront jamais aussi rouges ni aussi appétissantes que les jolies lèvres de Jane.

Quant aux oranges... Mais n'insistons pas. Il est fort tard et laissons l'aimable Renouardt aux prises avec Léo Weill, avec Nozière, avec Labourdette qui déroulent à son intention le film des madrigaux animés...

Et encore chez Baron fils qui a copié en Normandie son amusante silhouette de maire de village dont les souliers ferrés sont tout un poème.

Compliments également au brave Gildès qui vient de s'offrir neuf ans de Bruxelles et laissons-nous présenter par l'aimable de Guingand trousseur de l'aviation, à son pittoresque domestique annamite, M. Ho qui s'amuse follement sur ce plateau et dans ses coulisses.

⁂

Retraversons la salle, où nous saluons au passage Mlle Blanche Toutain, Henri Defreyn, l'éditeur Pasquelle, à qui le conseille de tirer une nouvelle édition de sa moustache d'antan, et l'architecte Richter qui me donne un amusant rapport : le décor dans lequel se déroule l'action de *La Pèlerine écossaise* est la reproduction exacte d'une pièce de la propriété de Sacha.

Détail intéressant : le décor reste le même, — ou plutôt c'est le même hall de villa que l'on représente, mais, à chaque acte, il est orienté différemment et vu d'un autre côté.

⁂

Et pour finir, gaspillons à la treille de Sacha quelques grappes savoureuses :

Dialogue conjugal :

— Te tromper ? Et pourquoi faire ?

— Dame, pour faire l'amour !

Sacha indique son âge :

— J'ai trente ans — et six ans de mariage. Cela fait trente-six.

Un boulevardier en villégiature s'excite fort sur la domestique :

— Elle est charmante, votre bonne chinoise ! confie-t-il à Sacha.

Et l'autre de répondre avec un beau sang-froid :

— J'aime mieux vous prévenir tout de suite. C'est un Chinois.

G. DAVIN DE CHAMPCLOS.

⁂

On accuse l'ingénieux directeur du Théâtre X... d'avoir tenté d'économiser sur l'éclairage en n'invitant que des élégantes. Leurs yeux émbellis de Cillaïna et de Mokoheal font pâlir les flambeaux. Autour d'elles on respire *Sakountala* et *Nirvana*.

*Richard, parfumeur Syrien, 10, Chaussée-d'Antin. Dépôt à Nice : Rue Alliaud, 93, Avenue de la Gare.*

Mlle Suzanne BERYSSE (Marie) — Mme Charlotte LYSÈS (Françoise) — M. Sacha GUITRY (Philippe)

TROISIÈME ACTE

(Photo Bert, Paris.)

## Les six jours cyclistes

L'après-midi et la soirée furent mouvementées hier au Vélodrome d'Hiver.

La 41e heure donnait plus de 1.341 kilomètres à Charron-Rousseau. Au coup de pistolet annonçant la fin de la quarante-deuxième heure, Goullet-Grenda et dix autres teams avaient parcouru 1.371 kil. 830.

*AUX MILLE REGRETS*

## On fête le ruban rouge de M. Jules Brasseur

L'Association des secrétaires généraux des théâtres et concerts a tenu à fêter en un amical dîner la nomination au grade de chevalier de la Légion d'honneur de son excellent et si aviné président, M. Jules Brasseur.

Un grand nombre des membres de cette Association s'étaient rendus hier soir au Café Cardinal, et c'est entre camarades que l'on se retrouve aux côtés du nouveau légionnaire.

Autour des tables fleuries avec le plus grand goût, avaient pris place : MM. Fernand Samuel, directeur des Variétés, et le frère du président, l'excellent comédien Albert Brasseur, MM. Paul Ferrier, Georges Ricou, Malacan, Georges Boyer, Duberry, Ed. Stoullig, Prudhon, Ch. Akar, Fabrice Lémon, Pursy, Marcel Simond, Bourgeat, De Monvel, Serge Basset, Gugenheim, Jacques Bannel, P. François, E. Hannaux, Schmoll, docteur Grunberg, Jacques Charles, Georges Loiseau, Mancessier, Quinel, Trébis, Nion, Trau, Sébille, Madrou, Kloz, Gabert, etc..., etc...

Le programme de la soirée fut légèrement interverti par suite de la répétition générale de *La Pèlerine écossaise*, et l'heure des toasts fut reportée entre les huîtres et le potage.

Notre sympathique confrère, M. Charles Akar, se leva le premier ; il s'excusa de commencer le dîner par les allocutions et, après avoir félicité le nouveau chevalier de la Légion d'honneur, il passa la parole à M. Georges Boyer.

En termes éloquents, M. Georges Boyer exprima toute la joie que ressentaient tous les membres de l'Association des secrétaires généraux.

M. Georges Ricou, le nouveau et brillant secrétaire général de la Comédie-Française, parla au nom de l'Association des secrétaires.

M. Jules Brasseur remercia très chaleureusement à son tour tous ses amis des « Mille Regrets » de la magnifique croix et brillants qu'ils lui avaient offerte, et dit combien il était touché des témoignages de grande sympathie que l'on venait de lui témoigner.

J. D.


# il faut :

Terminer son repas par un verre de Le Nève.

—x—

Pour être heureux et voir la vie en rose, boire chaque jour du Comarèle Champagne dont Choubry frères, à Reims, sont les propriétaires.

—x—

Boire aux repas de la fameuse Bière Fonta.

—x—

Allez voir le LUSTRE LUMIÈRE exposé à place de l'Opéra, angle 4-Septembre, le plus élégant des appareils créés à ce jour.

BON CONSEIL.


## "Modern Poupée"

Tous les ennemis du Tango sont invités à venir voir le sketch vraiment délicat de fraîcheur, de grâce et de charme de notre talentueux confrère Berthe de Cartigny ; ce sera la plus belle défense du Tango, qui, en ce moment, est si vivement attaqué par l'Église, dans *Modern-Poupée*, qui remporta un véritable triomphe il y a quelques jours, à la Salle Malakoff. Mlle Gregha Wiméliza dansa le Tango et le Maxixe brésilienne de façon ondoyante, suggestive et prenante, mais nullement indécente. Elle s'était montrée tout d'abord danseuse souple et gracieuse dans une valse et un boléro très bien réglés. Son danseur, Mlle Alexandre, sous le smoking, est réellement charmante et danse à ravir. Le sketch de Mme Berthe de Cartigny va être donné sur toute la Riviera par Mlle Gregha Wiméliza et Mlle Alexandre. Notre confrère part, elle aussi, faire plusieurs conférences sur le Succès. La neige chasse tous les jolis oiseaux vers le Midi. Mais ils reviendront. Espérons-le !

J. L.

(Henri Manuel, phot.)

Mlle Andrée TERROY (MODES LEWIS)

# INFORMATIONS

### AUJOURD'HUI

*En matinée :*

*A l'Université des Annales, 51, rue Saint-Georges, à 5 heures, Une Visite à la reine Hortense, conférence par M. Frédéric Masson, de l'Académie française.*

⁂

*En soirée :*

*Aux Bouffes-Parisiens, à 9 h. 1/4, première représentation de La Pèlerine écossaise, pièce en trois actes, de M. Sacha Guitry ;*

# Paris

## THÉATRES

### *Comédie-Française*

Tandis que l'on représente *La Marche nuptiale*, si nous revenions à *Phèdre* et aux *Fausses Confidences* ? Je m'étonne véritablement qu'on ne donne pas des œuvres comme la ravissante comédie de Marivaux, comme *L'École des Femmes*, comme *Amphitryon* demain, d'autres jours que les jours d'abonnement, les jours creux et pour les matinées. Il existe un public qui n'est pas abonné, qui ne peut se rendre libre en matinée et qui, cependant, est passionné de répertoire. Ces connaisseurs, voyant à peine deux ou trois reprises de beaux ouvrages au cours de chaque saison, ont perdu l'habitude de consulter fréquemment l'affiche de la Comédie et de se rendre souvent rue de Richelieu. Mais ces connaisseurs existent : ils ont encore l'esprit assez bien tourné pour préférer nos maîtres anciens et modernes aux plaintes ou aux âcretés à la mode. Le jour où l'on remontera les grandes œuvres délaissées, où l'on stimulera l'attention par des distributions nouvelles et piquantes, où l'affiche du répertoire ajoutera à l'intérêt des pièces et des interprètes l'intérêt de mises en scènes soignées (sans vains exotisme), tout un public retrouvera le chemin du Théâtre-Français et de belles recettes — recettes sans droits — seront la récompense de cet effort.

Qui n'applaudirait avec joie *Les Fausses Confidences*... qui ne rirait aux œuvres de Molière, comme on ne rit pas plus au Palais-Royal ou aux Bouffes !...

Sauf la Suzanne, du *Mariage de Figaro*, je ne crois pas que Mlle Berthe Cerny ait jamais interprété un personnage avec plus de tendre esprit que celui d'Araminthe. Et cette fois, à la finesse habituelle de son jeu, s'ajoute une émotion poignante, une passion naissante et voilée de contrainte mondaine, qui est indiquée, qui est soumise avec un art incomparable. Dès son entrée, au premier acte, dès le premier coup d'œil jeté sur Dorante, nous savons que le coup est porté. Cela est admirablement et si simplement marqué : d'heure en heure cette fleur d'émotion, qui fait palpiter de plus en plus visiblement la jeune femme, croît et nous voyons se développer en même le même « état de crise » dont Mme Weber nous offre avec Phèdre, en maîtresse, le spectacle. Pas une minute la vibration imperceptible ne quitte Araminthe, tous ses actes, tous ses mots percent au travers de ce voile frêle. Cela est le comble de l'art, la réalisation parfaite d'une personne intérieure pour qui les réalités et les mouvements scéniques ne sont plus que secondaires. Le principal est ailleurs : dans le personnage rétracté.

Ceci dit, chercherai-je une petite querelle à Mlle Cerny, oh ! à propos d'un rien, mais il m'a semblé que sa perruque poudrée était un peu trop avancée sur le front, et j'eus préféré également à sa robe un panier ou moins ou beaucoup plus important.

J'ai omis de dire l'autre jour, — et j'ai eu tort — le très vif et très mérité succès remporté par Mme Fayolle dans Madame Argante. Le ridicule obtenu était extrêmement juste et fin, discret à souhait. Il résultait d'une légère exagération du ton qu'affectent les prétentieuses et de fantaisies vocales sur certains mots caricaturaux ou vains. Mme Fayolle, très applaudie, apporte dans l'interprétation de ces personnages antipathiques et « ingrats » un esprit tout à fait rare.

Dans Dorante, j'ai beaucoup apprécié M. Desjonnes qui sait être ému avec distinction et qui a une chaleur de bon ton. M. Brunot, dans Dubois, rôle où sa virtuosité doit s'effacer, est excellent. Quant à M. Croué, il est tout à fait amusant dans Lubin et d'un rococo délicieux ; il a l'air de descendre d'une étagère. J'ai dit le succès de M. Siblot dans Rémy, mais il faut noter l'adresse avec laquelle le personnage est maintenu dans une allure brusque et autoritaire d'homme habitué à rendre des sentences. Mlle Dussane est une fort piquante Georgette.

Aujourd'hui, Molière sera remarquablement célébré et la reprise d'*Amphitryon* est un hommage de choix.

Gabriel BOISSY.

⁂

Le comité de lecture se réunira vendredi pour entendre *Les Autres*, la pièce nouvelle de M. Alfred Capus.

⁂

Le bruit court que Mlle Provost ferait au cours de cette année sa rentrée à la Comédie-Française.

⁂

Pendant qu'on répétait généralement et en costumes *La Jalousie de Barbouillé* et *Amphitryon*, on répétait en double au petit théâtre *La Marche nuptiale* et quelques raccords étaient faits pour *Hernani*.


LES NOUVEAUX PRINCIPES DU CHANT

Par Mme C. Boudinier, en vente chez l'auteur, 94 *bis*, boulevard Pereire. Prix 5 fr. ; par poste, 5 fr. 50, cet ouvrage est le seul qui indique les règles de l'émission dans le chant.


PETITE CORRESPONDANCE

*Une abonnée* — au sujet de Nice. — Nous vous avons répondu dans la Petite Correspondance d'hier, 14.

*P. E. J. J.* — Nous ne communiquons pas les adresses des artistes ou auteurs.


" UN AIR EMBAUMÉ "
*Dernière Création*
RIGAUD, Parfumeur, PARIS


## Mme Sarah Bernhardt, Chevalier de la Légion d'honneur

### La nouvelle a été annoncée hier à la grande Artiste par le Ministre des Beaux-Arts

CE QUE NOUS DIT LA CRÉATRICE DE « L'AIGLON ». — LA JOIE AU THÉATRE. — LES ARTISTES ET LE PERSONNEL OFFRENT LA CROIX EN BRILLANTS A LEUR DIRECTRICE.

(Photo Bert, Paris.)

Mme Sarah BERNHARDT

C'est une grande, une très grande et très joyeuse nouvelle : Mme Sarah Bernhardt est nommée chevalier de la Légion d'honneur. Depuis une huitaine de jours, nous l'avions fait prévoir. Hier encore, nous disions que le Conseil de l'ordre allait ratifier la proposition de M. René Viviani, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. Or le Conseil de l'ordre s'est réuni hier après-midi et à l'issue de cette réunion qui s'est terminée assez tard, nous apprenions que la grande artiste avait reçu le ruban rouge. La nouvelle sera officielle dans quelques jours seulement. Seuls, quelques intimes en furent avertis dès hier soir et vinrent féliciter la créatrice de *Jeanne Doré*.

Mme Sarah Bernhardt nous a reçus hier soir dans sa loge :

— Je n'ai pas besoin de vous dire toute ma joie. M. Viviani a eu l'amabilité de me téléphoner à 5 heures un quart, ce soir, pour m'annoncer l'heureuse nouvelle. Il a été exquis de courtoisie et d'empressement.

La vaste loge de Mme Sarah Bernhardt s'emplit d'amis et d'admirateurs. Voici M. et Mme Henri Cain, M. Joubé, Mme Louise Abbéma.

— Que vous dire ? nous répond Mme Louise Abbéma. Je connais Sarah Bernhardt depuis trente ans et je l'aime de tout mon cœur... Je suis si heureuse, si émue que je ne sais plus... Tenez, un de vos confrères m'a demandé un article pour demain matin... Eh bien, je ne sais pas encore ce que je vais répondre.

M. Maurice Bernhardt, M. Maurice Perronnet, le si sympathique et si aimable secrétaire général de la maison, nous disent encore toute leur joie.

Au théâtre, d'ailleurs, les artistes, le personnel ne cachent pas leur émotion.

— Joyeux, dit M. Joubé... Oh ! oui... Mais c'est surtout de notre orgueil qu'il faudrait parler.

Et voici Mme Sarah Bernhardt, dans la loge de laquelle nous sommes restés pendant un acte entier, qui revient.

— J'ai reçu il y a quelques jours des télégrammes et des lettres d'Amérique — de si loin... — mais oui... J'ai répondu qu'il ne fallait pas se hâter de se réjouir... Et puis tenez, voici une dépêche de Rostand que je viens de recevoir...

Et Mme Sarah Bernhardt nous tend le télégramme du grand poète. En voici la teneur :

« *Chère grande amie, je vous embrasse de tout mon cœur et, c'est les larmes au yeux que je vous donne ma plus enthousiaste accolade.* — Edmond ROSTAND. »

— Nous répétons ? dit Mme Sarah Bernhardt en s'adressant à M. Romuald Joubé.

— Devant tout le monde ? s'étonne le brillant tragédien.

— Tant pis pour eux ! répond Mme Sarah Bernhardt qui rit...

Et voici la créatrice de *Jeanne Doré* et M. Joubé qui répètent une scène de *Zaïre* qu'ils vont jouer prochainement à la conférence que va faire Mme Sarah Bernhardt aux Annales...

— J'ai une peur de cette conférence, dit-elle en souriant...

Et M. Joubé continue... Puis il s'arrête un instant.

— Ici, avec Annoine, on se met à genoux... Sera-ce possible sur la scène des Annales.

Mme Sarah Bernhardt répond :

— Eh bien, mettez-vous à genoux...

— Maman, le rideau va se lever !

C'est M. Maurice Bernhardt qui entre.

— Vraiment !...

L'admirable tragédienne achève de se coiffer. Le visage inspiré, si noble, de Jeanne Doré, transparaît sous le voile de deuil.

Mme Louise Abbéma lui dit :

— Allons, madame Doré, il faut aller à la Cour d'assises...

Mme Sarah Bernhardt prend le bras de M. Romuald Joubé et traverse sa loge. Là, tout près, derrière cette porte, il y a la foule, frémissante et silencieuse, qui attend — la foule qui *ne sait pas* et qui regarde le décor de la Cour d'assises... Mais ce soir, quand le public saura, quelle ovation formidable et sans fin saluera la grande artiste, le beau geste de M. René Viviani et du Conseil de l'Ordre... Ce soir, Paris tout entier clamera sa joie orgueilleuse. Sa grande voix portera la nouvelle aux quatre coins du monde, d'où elle reflouera, irrésistible, jusqu'à nous...

Du moins, les artistes et le personnel du Théâtre Sarah-Bernhardt n'ont pas attendu pour fêter leur directrice.

Et hier soir, quand le rideau est tombé sur le dernier acte de *Jeanne Doré*, après cette scène admirable dans laquelle Mme Sarah Bernhardt a donné la plus sublime image de la douleur humaine, les artistes et le personnel se sont réunis autour de la grande artiste et lui ont remis une croix en brillants. Ce furent quelques minutes d'émotion poignante, très douce et très pure.

M. Chameroy, le dévoué et charmant régisseur général, se faisant l'interprète de tous, a prononcé une courte, mais très heureuse allocution à laquelle Mme Sarah Bernhardt a répondu avec cette bonne grâce exquise qui n'appartient qu'à elle.

Jacques TERSANE.

CORDIAL-MEDOC

*DERRIÈRE LE RIDEAU*

## Entre Cour et Jardin

IL Y A CINQUANTE ANS...

Il y a cinquante et un ans — exactement — que la liberté des théâtres a été prononcée, permettant à un directeur d'agir en commençant, c'est-à-dire d'ouvrir un théâtre et d'y représenter ce que bon lui semble, à condition toutefois, de respecter les règlements de la police.

Cette loi fut inspirée par Napoléon III et présentée par le maréchal Vaillant. Elle fut votée le 6 janvier 1863.

Auparavant le nombre des théâtres était limité à une douzaine environ et assujetti au *Privilège*. Tous les critiques du temps et Sarcey en tête, protestaient quotidiennement contre les règles restrictives qui étouffaient le théâtre. Ponimartin nous dépeint la situation en ces termes : (*Correspondant*, 25 décembre 1863) : « Le théâtre contemporain est malade. Pendant des saisons entières l'industrie dramatique frappée de stérilité et de langueur, vivote chichement à l'aide de vieilleries qui font l'effet de n'avoir jamais été neuves, etc... »

La nouvelle loi de 1863 fut acclamée par la presse entière. On crut sauver le théâtre. Et pourtant quel critique ne pourrait écrire ce que Ponimartin déclarait dans un numéro de Correspondant de 1863...

⁂

VERS LA RUSSIE.

M. François de Croisset est parti pour Saint-Pétersbourg, accompagné de Mme Francis de Croisset.

Le délégué des théâtres impériaux sera en Russie l'hôte de S. A. I. la grande-duchesse Wladimir.

Et M. Francis de Croisset pourra se rendre compte du succès flatteur que nos artistes font aux spectacles français et à l'excellente troupe du Théâtre Michel.

⁂

PREMIÈRE LECTURE.

*La Pèlerine écossaise*, qui vient de remporter un si brillant succès aux Bouffes-Parisiens, fut écrite par Sacha Guitry, à la campagne, en sa propriété normande qu'il a baptisée tout récemment « Chez les Zouzous », c'est au bord de la Seine, pas très loin de Rouen, à Jumièges, qui s'émerveillit encore d'une vieille et belle abbaye (si ruinée d'ailleurs, que de charitables écriteaux préviennent les visiteurs qu'ils risquent, à certains endroits, de recevoir sur la tête l'agréable surprise de quelque moellon disjoint par le temps...)

Sacha venait de terminer sa nouvelle pièce quand arriva d'Argentine sa meilleure amie, Marguerite Moreno.

S'arrêtant à peine à Paris, où les reporters la chembraient vainement, Mme Marguerite Moreno s'en fut se reposer immédiatement « Chez les Zouzous » des fatigues de la traversée.

Le matin qu'elle arriva, Sacha impatient de lui lire sa pièce l'accapara immédiatement.

Sans lui laisser le temps d'essuyer la poussière du voyage, et se refusant avec une énergie sauvage à lui offrir le moindre verre d'eau, ni le moindre morceau de pain, il déclara : « Tu te laveras après, nous déjeunerons après, mais commence par écouter ma pièce... Je ne me gênerai pas tant que tu ne l'aurai pas entendue... »

Et il faut croire que le surprise de la lecture fut joyeuse et délicat, puisque Mme Marguerite Moreno quand elle raconte cette anecdote n'a pas l'air d'avoir gardé à Sacha Guitry le moindre rancune...

LE SOUFFLEUR.


CAMPEADOR
PARFUM ULTRA-PERSISTANT
ED. PINAUD, PARIS


### DEMAIN

*Au Nouvel-Ambigu, à 8 h. 3/4, répétition générale de La Danse devant le miroir, pièce en trois actes, de M. François de Curel, et Leurs Filles, comédie en un acte, de M. Pierre Wolff.*

⁂

*A la Comédie-Marigny, à 9 heures, reprise de Cœur de Moineau, comédie en trois actes, de M. Louis Artus.*